

*Joachim Ahab*

**LE REPOS DANS DES DRAPS NOIRS EST UN  
RÊVE ÉVEILLÉ**

**Recueil de poèmes**

**Editions QazaQ**

**ISBN : 978-2-492483-71-4**

## A toi, vieux manouche!

Salut à toi vieux manouche!  
Je te revois dans ta caravane  
Ces soirs de vague à l'âme  
Où je n'avais qu'un mot à la bouche:

Partir...

Je me rappelle ta figure mal rasée,  
Tes yeux ou se serait noyé la marée  
Avec entre tes lèvres un cigarillo planté  
Et ce mot que sans cesse tu disais:

Partir...

Je me souviens de cette histoire  
Que tu avais pris le temps de me raconter  
La voix basse comme l'on confie un secret  
Sortit du fond d'une vielle mémoire.

Partir...

Cette histoire était celle de ton père,  
De lui, de ses cousins et de ses frères,  
De ceux qui crachant sur la terre,  
Vivaient au rythme enivrant de l'air.

Partir...

Cette histoire était ce qu'elle est devenue;  
Avec ce son de vies abrégées, de cris, de larmes  
Et parfois de joies  
Quand tu vis enfin tes aïeux prendre les armes  
Contre le bruit de ses bottes battant l'avenue.

Partir...

Fuir...

Vous ne pouviez plus.

En tout cas plus par vous même.  
Le choix se faisait entre un fusil

Ou alors tous se voir brûler en un feu blême  
Partis au départ de la grande gare de Drancy.

Partir...

Moi ce soir je pense à toi.  
Mes genoux, posés là ou ta caravane brûla  
Moi ce soir je me sens comme toi,  
Mon vieux, Mon ami, Mon frère.

Et il n'y as plus qu'une chose que j'espère :

Partir!

**A une ombre inconnue.**

Bons à rien

On foule le même chemin

Seuls, pourtant si nombreux

Mais, rien

Gueux.

Vas et viens

Sans heureux.

Moi je fuis

A peine connu

Je ne suis déjà plus

Ce que tu crois.

## A.M. 5 :40

Un dernier croche pied à la mort

Requiem d'une dernière valse dans les bras de l'ammo.

Encore une fois je suis debout

Les larmes, la pluie au bout des doigts

Lueurs jaunâtres d'une nuit qui meurt.

Matin blafard.

Fracas.

Le premier métro gronde.

Je suis transi de froid,

J'ai mes baskets troués et mes poches vides

Et je marche encore une fois

Vers un autre nulle part.

**Braise à éteindre pour un silence.**

Mes yeux allumés.

Insomnie

Et herbe

Captent une dernière lumière.

Trois heures battent au compteur.

Je suis seul.

Efillable.

Le long d'un air russe

Où le stylo encore court.

Encre.

Noire.

Verte et brune.

J'attends le sommeil.

## **Brûlures nocturnes.**

Seul sous un pont

Le silence répond

A tout les cris, les hurlements

Aux « à l'aide », sourds, comme les gens,

Sourds, comme les murs

Muets

Engourdisant les morsures

Et les sales blessures

Cicatrisées malgré elles

Qui de plus belle

Suintent la douleur

Et la pourriture

Des plus vieilles meurtrissures

Ou la verte jeunesse

Du fracas d'hier

Qui retombe

Comme la sentence de mort.

## **Confessions d'un grimpeur de grillage.**

Sentes bouillantes

Sous mes semelles

Sentence brulante

D'un juge d'appel

Le pavé parle

Aux âmes perdues

Sa palabre se pavane

Des histoires sales

De nos chemins

Toujours invendus.

**Corps à corps avec son reflet.**

Encore un cri

Pour briser les murs

Et fendre cette vitre sale

Pour un instant

Seulement un

Avant que le corps

Ne s'assoupisse enfin

Sur le même matelas

Sans draps

Juste un soupirail

Pleine vue sur l'impasse.

## **Départ**

Une tour en horloge qui pointe l'étoile polaire

Tel un pauvre Big Ben exilé de la brume londonienne

Je suis assis Gare de Lyon

L'aiguille indique minuit pile

Et repointe vers les vagues et l'étoile du nord

L'étoile des mers, des fleuves et de l'océan

Comme un présage au sud-est de nulle part

Déjà minuit cinq

Je ne rêve presque plus

Il est l'heure fatidique et j'ai mon whisky en poche

Une bouteille pour la route

J'écrase ma dernière cigarette sur le quai

Je pèse mes 80 kilos

Mes 20 de paquetage

J'embarque dans l'express de nuit

Dans un fracas la locomotive démarre

J'oublie tout

Je pars.

## **El Djazaïr**

Alger la blanche

S'effondre en ma mémoire

Comme chaque dimanche

Je me souviens

Mon père, ma mère

Floutés comme s'embrume l'espoir

Qui s'embrase pourtant

Chaque soir

Dans un relent de bière

Mais je marche encore

A travers milles déserts

Et l'affection qui se perd

Il le faut bien, j'en ai vu passer

Des crevant, des estropiés

Lassant la pitié

Lassant mon cœur écorché

A vif !

Quoi voir à travers ce passif ?

Que je planque comme on planque un oiseau

Qui ne passerait pas la douane

Haraga peut-être

Peut être aussi fleur qui se fane

Saoulé

De l'odeur fétide du gasoil

Enfin

Je sens que je m'en vais et déraille

Mes pas se retournent vers eux-mêmes

Mon père et ma mère sont morts

Depuis maintenant longtemps

Mes pas se retournent contre eux-mêmes

Et ce pauvre soir

Pauvre comme mes poches ouvrières

Contre un caillou dans un coin noir

J'irais troquer ma colère

Il est déjà tard

Quarante ans moins le quart

L'oiseau est mort

Et déjà dans mes poches

La blanche

N'est plus Alger la belle

Mais mon enfance

Ressassée

Et puis écrasée

Comme mon mégot de hach dans son cendrier.

## **En flottant sur les Highways.**

Je suis le canon dans la bouche d’Hemingway.

Je suis la peau d’Antonin Artaud.

Je suis la momie des espoirs rodant sur les highways le pouce amputé.

Je suis peu et pourtant je suis plus.

Je suis les fantômes d’un velux

Avec vue sur la ville.

Je suis un air Russe fuyant le luxe.

Je suis la pure

Et le partage en vrille

Quand mes nuits frôlent tous les abîmes.

Je suis un grand brûlé

Exposant ces cicatrices à un aréopage d’imbéciles.

Je suis ce sourire Kabyle

Que portent toutes les âmes tristes.

Je suis tout ça.

Je suis Einstein, je suis Tesla

Qui compte encore sur leurs doigts.

Je suis l’enfance volée, violée.

Je suis le canon dans la bouche d’Hemingway.

## **Fumées d'espoirs congelées.**

Poussières de vie qui virevoltent  
Comme les étincelles D'un feu de camp  
Amalgame d'atomes  
C'est ce qu'elles deviendront  
Affrontant le froids d'un automne  
Elles brûleront  
Elles brûlent encore dans ces veilles de printemps  
Où la vie se réveille, se survolte  
Avec ses femmes belles  
Jupes courtes, têtes hautes  
De telle sorte que le réel  
Est à fleur de sang  
Printemps rouge et noir  
Comme la révolte  
De l'anarchiste ivre dans un vieux bouge  
Poing en l'air  
Aux cent mille volts  
D'un chant populaire  
Où l'on crie dans un refrain  
De donner son cœur et de donner sa main

Il sortira demi-mort saoul  
Sur le pavé ou encore des sangs anciens coulent  
Marchant à travers  
L'hostilité comme un siècle d'hivers  
Sa nuit se déroule  
Ses chaussures sur un tapis  
Gris bitume  
Il marche, il fume  
Boit sa canette, refume  
Compte ses pertes, s'enrhume  
Enfin, la porte, les clés, le lit  
Dans sa tête la brume  
Il rit  
Et dans un grand pied de nez aux endormis  
Il s'endort lui aussi  
Blottit sous ses draps  
Dans la confiance qu'un jour tout changera

## **Hymne aux amants des trottoirs.**

Aux marcheurs solitaires  
Qui sur tous les trottoirs  
On le même mal de mer  
Paument leur désespoir  
Dans des relents de bière  
Qui boivent jusqu'à ce que cirrhose ou civière  
Emportent leur marre de vivre  
Sous six pieds de terre  
Aux marcheurs sans but  
A qui les murs murmurent  
Des murailles de haine brute  
Qui chantent leur biture  
Toujours près de la cuite  
Ou de la chute qu'elle précipite  
Aux marcheurs de la nuit  
Qui dans les yeux on des pépites  
De soleil faute d'or  
Des pépites de rouge  
Pour réchauffer le dehors  
Des pépites rouges d'espoir

A faire fondre l'or

Et ce mine de rien

Pour les mineurs des cœurs éteints

A ceux balancés dehors

Par la soif et l'insomnie

Et qui trompent leur ennui

Dans les replis du ventre de Paris

## **La prison comme seule liberté**

Peines et perpette

Pelles et truelles

Comme des scalpels

Le long de l'aorte

Des banlieues mortes

Comme autant de sortes

De déraisonnés

Tirés de leur grotte

Pieds de nez

Aux hauts apôtres

Et aux portes qui se ferment

Engluant la flemme

Dans autant de canettes

Sous autant de flammes

Embrasant des pierres

Pour des yeux qui errent

Entre cieux et macadam.

## **L'âme ivre.**

La pluie martèle le pavé

Où se pavane

Et se livre

Mon âme ivre

Pas à pas

Ses pieds flânen

Traînent puis tournoient

Sans trêves elle rêve,

Décolle, s'envole

Mais l'aiguille s'affole

Et ses pieds s'emmêlent

Elle chancelle

Petit à petit s'emballe

Glisse et s'étale

Alors, seule au sol

Fébrile

Tremblante comme une feuille

Sur l'écueil

De sa douleur

Elle cueille

Sa dernière fleur

Boit sa dernière sève

S'achève, et enfin

Crève de vivre.

## **Le bruit des larmes**

Je suis le bruit des larmes

Je fracasse silences et portes

Une fois la nuit dans son drap d'obscurité venue

Je suis un cri d'alarme

Contre ces bottes battant l'avenue

Mon drapeau noir

Fend le ciel, étandard des campagnes et trottoirs

Je suis le bruit des larmes

Lames et lances des "sauvages"

Contre la mitrailleuse des barbares

Des Gallieni, Leopold, Thiers et Focard

On m'entend aux heures sombres

Je m'écoule sur les sols brûlés

Et fait pousser des fleurs sur les décombres

Je suis le bruit de larmes

Qui tire de leurs sommeils les âmes

Depuis trop longtemps endormies

Je suis la souffrance qui brille sur une joue

Et fait se lever l'homme à genoux

Je suis le sanglot au creux du lit

Que l'on ne quittera plus pour user ses mains  
A d'obscures besognes dans le secret des usines  
Mais pour saisir une arme  
Et sortir le long de l'ombre des barricades  
Pour respirer l'air frais de l'aurore du grand soir  
Je suis le bruit des larmes  
Je fais battre les cœurs aux tambours de l'espoir  
Que portent en eux les homme aux dos courbés  
Depuis un temps tellement long  
Suintant depuis si longtemps  
Que je glace le rouge de tous les sangs  
Mais réchauffe les pas perdus  
De ceux déambulants sur le froid du macadam  
Depuis ce moment trop lointain  
Où leur toit de zinc devînt duvets et cartons  
Je suis le bruit des larmes  
Et je réchauffe la corne des mains  
Usées par truelles et travail à la chaîne  
Mon son déchaîné rages et peines  
Je suis le bruit des larmes  
Et vois un frère en l'ennemi  
Qu'un stupide drapeau mis au bout de mon fusil  
Alors à mon son l'homme se lève

Franchis le no man's land  
Pour serrer un casque à pointe dans ses bras  
Et l'embrasser comme un frère  
Qui lui aussi gagnait son pain labourant la terre  
Je suis le bruit des larmes et mon son est universel  
Il fait vibrer le cœur de chaque prolétaire  
Je suis le bruit des larmes  
La souffrance de milliards d'échines brisées  
Qui en m'entendant enfin commence à se relever  
A se regarder avec un regard d'hommes  
Refusant désormais  
Sort de soldat et sort de bêtes de somme  
Je suis le bruit de la foule humaine  
Qui s'uni enfin en une fraternelle étreinte  
Alors femmes, hommes de toutes les teintes  
Sans hésitations ni feintes  
Mains dans la main de l'autre mettent à bas  
Toutes les idoles et tout les maîtres  
Pour construire ici bas  
Le où tous auraient rêvé de naître.

## **Le Papier Arménie.**

Le papier d'Arménie

Brûle et je m'enfuis

Le long d'une corde de fumée blanche

Dans le silence

Les guitares s'accordent

Et laissent les rêves prendre le manche

C'est une fin de siècle

Le long du fils d'un rasoir

Des lendemains sans socle

Qui fleurissent, printemps d'espoir

Dans mes draps le drapeau est noir

Et dans les bras d'une fille de chaque soir

Mon corps s'assoupis

S'assouplis

Doucement fond

Et l'esprit s'enfuis

Dans la fumée

Du papier d'Arménie.

## **Nocturne au fil de ma rue.**

Il est trois heures.

Paris et sa banlieue dorment.

Les seules mains encore vivantes

Sont fourrées dans des poches de cuir noir.

Elles fouillent et au final s'usent

Le long de blancs couteaux

Qui suintent, qui sentent,

Le rouge et des histoires

Sorties du pire polar.

Et qui au final, filent

Au fond de ces squares

Ou il y'a du sang dans des barils

Qui se jouent au hasard

Parties de poker

Jouées sur le péril,

Quatre sous,

Ou le regard des imbéciles.

Le long du canal,

Pareil à un bâillon saoul,

Etouffant l'agonie d'un docker

Monte un accord de guitare

Qui crie:

"Mort aux flicards"!

"Mort aux endormis"!

"Ici on naît le poignard au cœur"

"Et nos mains, bouffant la boue"

"De crasse, de sueurs"

"Toujours assoiffées, resterons sales".

## **Paraphrase.**

Le cristal des beautés s'étend dans la nuit noire

Paraphrase

Eclats

Les mots répandus coulent de ma plume

Le mois de mars est froid

Et je m'enrhume

A la fumée grisée des ans

Brune ou blonde

Cela dépend

Je m'enrhume et je marche

Sur des rebords de tombe

Je m'enrhume et je vis

Je Suis

Comme un vieux suicidaire relisant encore une fois Maïakovski

Je m'enrhume et je me blotti

Plus qu'au creux d'une femme

Au creux d'un lit

Liquoreux

Comme la flamme qui danse

Au bord de la dynamite de l'anarchiste

Et d'un coup tout explose

Eclats

Paraphrase

Le cristal des beautés s'étend dans la nuit noire.

## **Remington.**

Le bruit d'une machine à écrire,

Clic, clic, clac...

Un mouvement

Et retour à la ligne.

Une longue lettre

Ou deux mots

Tapés comme on fuit l'abîme.

Me Remington est vielle,

Elle sent, l'huile et l'encre chinoise.

Demain elle part avec moi,

Loin comme toujours.

Compagne de voyage

Pour écrire à tous,

A tout,

A moi,

A TOI.

## **Sang et marine pour une idée.**

Elle court.

Comme le rêve du vieux dans sa cabine.

Fuite.

Et poursuite.

Le voila enfin dehors

Après une longue retraite

De trois jours

Voila son pilon martelant le pont.

Voila ses ordres braillés.

Que les hommes de quart fassent briser

Leurs tristes yeux

Dans l'écume du large!

Et puis que monte la deuxième bordée!

La cible est à vue!

Deux nautiques cinq à peu près

La vigie la reconnue

Du haut du mât de misaine,

Ca y est,

Sans un mot les fusils et les sabres ont apprêtés leurs couperets.

La cible vire de bord en voyant le pavillon noir

Dans un vent noroît dressé.

Mais elle sera rattrapée

Par le feu des pièces

Et ce vaisseau noir finement barré.

Le carnage sera sans pitié

Mais l'homme cherché ne sera pas trouvé.

Alors nous repartons déçus

Compas vers le sud.

## **Sourire muet.**

Aux poètes sans mots  
Des murmures d'émotion  
Dans des yeux mi-clos  
Qui de cernes se fardent  
La lumière des bistrots  
Comme seuls phares  
Que la bière coule à flot  
Encore et encore  
Que son flux et son reflux  
Fasse chavirer l'âme d'enfant  
Que la vie refoule  
Dure vie  
Que celle d'hommes  
Encore mômes  
Et pour qui le seul mot  
D'adulte  
Résonne comme un verre brisé  
Sur ce bien triste pavé  
Où ils restent parfois figés  
Les pensés envolées

Loin de cet adulte

Qu'ils ne seront jamais.

**Un papier presque anonyme posé sur le bureau d'un juge d'appel.**

Miel amer, hymen

Ce qu'on amène s'emmêle

Dans la mallette

D'un strict « Mad-men »

Mad Lib libre martèle

Une tête

Un mandat : une fête

Nos pas plongent

A 6 heures du mat'

Dans l'ignorance fange de trop peu de souffrance

La mort danse sur des corps en transe

Les millions malmènent

Le goût rance

Du sort atroce

Et tu sors guète la manne

Tes pas sur du macadam plat

La pute sans mac plane

Par le chemin où le juge t'emmène

Adieux à ton âme

Tant de damnés le clament

Bavent aux gosses

Brisant tout calme

Le long psaume

D'une médaille plantée sur un poitail blême

Ainsi la roue tourne

Amen !!!

## **Variations autour du vide d'un Voltaire vivant une vie veule.**

Invoque tes Dieux et tes Satans !

Au pied d'une statue,

L'Homme implorant t'attend.

Il pleure tout autant

Que le cœur de la vierge se fend

Il gueule et gueule !

Les mots comme une fumée de haschisch

Glissant de ses lèvres épaisse

Embouchure d'un gosier

Noircit

Siroteur de liche

A vingt sous,

Elles chantent ce chant

Que la douleur à fait plus riche

Qu'elles ne l'auraient voulu

Qu'elles ne le veulent :

« Ne soyons jamais repus

Et que la vie soit ivresse,

Que les souvenirs de nos soirs de liesse

Se mettent à hurler chaque matin

Cherchant à se purger

De ces milles Voltaires tendant leurs trop propres et simples mains.»

## **Violence sous les pas de chaussures trouées.**

Tu marches la tête baissée sous ton fardeau

Pauvre poupée de cire par la flamme usée

Les plaies sous le sceau

De la colère

Font de la vallée des morts un musée

Dans le vitriol un peu d'eau

Pour faire éclabousser l'acide

Violence sous la peau

D'homme!

Violence partout!

Ni une, ni deux, ni grade, ni somme, ni sous

De bistrot en bistrots

A la lueur fétide

D'un smog de feux follets fous

S'empilent mes pages de rides

Et plus je m'attarde dans ce quotidien macabre

Plus il ne reste du parchemin de la vie calciné

Que brumes et vague

Que cendres et fumées

Dans les villages à la terre aride

Et aux greniers à grain brûlés  
Qu'on lève le drapeau noir  
Et que sonne le tocsin aux clochers  
L'âme des saints se dandine suspendue  
A un croc de boucher  
Qui dans sa quête d'absolu  
N'en est sorti les flancs blessés?  
A croire et à jurer  
Que justice ne sera rendue  
Que quand sous sa douche de sang elle se sera lavée.

